



Hugo Horiot

L'empereur, c'est moi

Une enfance en autisme

RÉCIT

Table des matières

I. Big bang

Des chiffres et des lettres dans les étoiles	13
Les roues et moi	15
Le tracteur.....	21
Les tuyaux.....	23
Vert carrelage brillant	29
Plus vite que la lumière <i>ou</i> Le jardin des cons	33
Le téléphone rouge.....	37
Le ventre de maman	41
Bienvenue, sans tambour ni trompette ..	45
Hermine	47
Emmuré dans l'oubli.....	49
Mon arbre sur ma planète de sable	53
La guerre des maternelles.....	57

Coup de pied dans ta tête.....	67
La pomme.....	69
Le dictateur et le diplomate	71
La merde en moi et moi dedans	75
Tourterelle mon amour	79
Après-shampoing	83

II. Des cendres et des ruines

Comment je suis mort à six ans.....	91
L'empereur, c'est moi.....	95
Trajectoire	99
Quand je rêve.....	101
Des dragons aux humains aux vampires	105
Hugo <i>versus</i> Julien	111
La petite fille, l'arbitraire et moi	117
Attention : danger public!	121

III. Les années noires

De la résistance à la collaboration	131
Discrimination positive	141
La mangeoire aux cochons.....	145
Lames de rasoir dans ma bouche	149
Odile	155
Moi et la politique	157

IV. Le théâtre et la transgression

Le géant du cinéma	169
Vide à l'intérieur, lisse à l'extérieur <i>ou</i> Le loser que l'on prenait pour un caïd ...	175
On s'est rencontrés là	183
Même les catins recousent leur jupe <i>ou</i> L'enseignement de Lucrèce	185
Le comment du pourquoi	189

Épilogue

À tous ceux	195
Cannibale toi-même <i>ou</i> Ce que j'ai eu la chance de ne pas connaître	197
Éloge de la norme.....	199
Après la tempête.....	203

Postface

par Françoise Lefèvre

Mon enfant des abîmes.....	207
----------------------------	-----

I
BIG BANG

Des chiffres et des lettres dans les étoiles

Je m'appelle Julien. Julien Hugo Sylvestre Horiot, mais on m'appelle Julien. J'ai quatre ans. Je suis très sage. Trop sage. Quand quelque chose ne me plaît pas, je me mets en colère. Trop en colère. Je crie. Je crie, mais sans paroles.

Je ne parle pas.

Souvent, je fais des gestes répétitifs. Ce que j'aime particulièrement, c'est les roues. Sans doute parce que la Terre tourne sur elle-même, que la Lune tourne autour de la Terre, qui tourne autour du Soleil. Ça, c'est mon père qui me l'a dit. Mais le Soleil, autour de quoi il tourne? Ça, il ne me l'a pas dit. Peut-

être parce que je ne le lui ai pas demandé? De toute façon, je ne demande jamais rien à personne. Je connais l'ordre des lettres. Je sais même comment on fabrique des mots avec, c'est ma mère qui me l'a appris. Ensemble, nous avons dessiné l'alphabet et les chiffres sur le mur de ma chambre. Je sais compter aussi. Très loin et très vite. Je peux compter dans ma tête toute la journée si je veux. Sans m'arrêter. Mais je ne parle pas, pas même à ma mère. Le seul avec qui je prends la peine de parler, c'est mon pire ennemi: Julien. Uniquement en tête à tête quand je suis seul avec lui. Je le hais. Je vais le tuer.

Je sais très bien que je vais mourir.
Tout ça continuera sans moi.
Et je ne renaîtrai pas.
Pas comme ça.

Bref, j'ai quatre ans et j'en suis là.

Les roues et moi

Tournent les roues des petites voitures. Tourne la roue de la charrue du tracteur. Tournent les manèges. Tournent la Terre, le Soleil et les astres.

Moi je tourne des roues. Dès que je peux, toute la journée. Le monde tourne, alors je tourne. Je marque la pulsation du temps qui passe. Je sais très bien que si je tournais plus vite, le temps ne s'accélélerait pas. Alors je garde une vitesse constante. Vitesse de croisière. Celle qui sied le mieux à mon bras, à mon corps. Sans doute la même vitesse que mon pouls. Ainsi mon cœur bat au rythme de la Terre qui tourne. Le reste de l'univers tourne également, formant ainsi l'infini

qui est sans doute une affaire de cercles et de sphères qui tournent les uns dans les autres, créant ainsi le mouvement de la vie faite de naissances, de morts et de renaissances.

Je sais très bien que je vais mourir.

Tout ça continuera sans moi.

Et je ne renaîtrai pas.

Aujourd'hui, nous sortons. Ma mère m'a habillé avec ma chemise blanche satinée et mon pantalon en velours côtelé bleu. Je me sens bien. Sur la place du village, il y a un manège... qui tourne. Je n'ai jamais vu une roue aussi grande. Sauf la Terre, mais la Terre est si vaste qu'on ne la sent pas tourner. C'est ma grande frustration. J'aimerais tellement sentir son mouvement. En serais-je capable un jour? Acceptera-t-elle de me livrer son secret? J'ai quatre ans et je ne sais toujours pas ce qu'il y a au centre de la Terre.

Personne ne le sait exactement. Cette situation n'est pas tenable. J'enrage. Patience.

Je t'aime la Terre.
M'aimeras-tu en retour ?
Je crois que oui.
J'espère que oui.
Ce sera oui ou rien !

Me voici en position de départ sur cette grande roue. Ça y est, je suis sur le manège. Le mouvement s'enclenche. Voilà que moi aussi je tourne. Enfin ! Je tourne ! J'observe la colonne centrale recouverte d'une mosaïque de glaces où dansent les reflets de la lumière et du mouvement. Je regarde à l'extérieur ; le reste du monde défile. Enfin ! Je bouge avec la Terre ! Mon regard revient au milieu et se fixe sur la mécanique de l'axe central. Certaines roues tournent en sens inverse du manège pour l'entraîner dans sa rotation. À ce moment-là, je me demande si le noyau de la Terre... Mais voilà que ma mère me prend la main et la glisse sur la crinière du cheval en bois.

Retire ta main !

Je suis en train de réfléchir à des choses importantes ! Plus importantes que le cheval

en bois! Il est très beau ce cheval en bois, mais j'en ai déjà un à la maison! Un pareil! Je m'en fous du cheval en bois! Ce n'est pas lui qui fait tourner le manège!

Je remets vivement ma main sur la barre de fer qui bouge elle aussi, mais de haut en bas. Mouvement régulier qui bat la pulsation du monde. Voilà. Je suis dans le mouvement. Donc je disais... Ah oui! Et si le noyau de la Terre tournait lui aussi à l'envers? Mon regard revient vers l'extérieur. Je suis comme la Lune ou un de ces nombreux astéroïdes et satellites qui tournent autour de la Terre. Je commence à faire un bruit de moteur avec ma bouche qui ne parle pas. Le même bruit de moteur que fait le tracteur. Ça y est. Je suis la machine, je suis le manège. La Terre tourne en moi et je tourne en elle. Enfin! Il se passe quelque chose!

Nous ne faisons qu'un.

Voici qu'on m'arrache au manège. C'est l'homme de la fête foraine, le grand mécanicien

de ce monde-là. Je suis déchiré. Retour dans ma poussette. Retour à la case départ. Le manège tourne sans moi. Je garde cette sensation au fond de moi. Sensation de la gravité, sensation de la force centrifuge. J'ai touché l'infini, j'ai touché l'éternité.

Un jour j'y retournerai.

Le tracteur

À la maison, il y a un tracteur. Orange. Mon père m'emmène souvent dessus. Ça vibre, ça fait du bruit, un bruit si régulier et permanent qu'on finit par ne plus l'entendre. Les vibrations aussi sont régulières, un peu comme un chat qui ronronne. Je suis assis sur les genoux de mon père, qui est assis sur le siège du tracteur. Ensemble, nous sommes le tracteur. Nous retournons la terre avec le rotovator, nous traçons des sillons avec la herse, et de temps en temps nous coupons les hautes herbes de la prairie avec le giro-broyeur. Parfois, je descends du tracteur, je trouve une branche. Il faut surtout que la branche se divise en plusieurs griffes au bout, sinon ça ne peut pas marcher.

Ainsi je vais, traînant ma petite herse derrière moi en émettant le bruit du tracteur avec ma bouche qui ne parle pas. Je suis un tracteur ; plus petit, mais un tracteur quand même. Je trace des sillons, bien parallèles à ceux que trace mon père. Aller et retour, plusieurs fois, sur toute la surface du potager. Ce sont de tout petits sillons, mais je sais que je l'aide. Je ne parle pas, mais je suis avec lui.

Les tuyaux

J'aime les tuyaux. Leurs sons subtils. Lointaines résonances. Sous le lavabo de la salle de bains, il y en a. Je pourrais aussi m'accroupir sous l'évier de la cuisine mais il y a trop d'agitation, trop de lumières et trop d'odeurs là-bas. Silence, calme, immobilité sont indispensables pour écouter les tuyaux. Bruits d'écoulements... la tuyauterie éructe, gargouille et sommeille. Le robinet du lavabo juste au-dessus de ma tête est pourtant fermé. Ma mère est à côté de moi, donc je sais que ça ne vient pas non plus de la cuisine, mais de plus loin encore. Ce que j'entends en collant mon oreille peut venir de l'autre bout du monde. Je ne veux rien rater. Les tuyaux vont toujours très loin. Ça aussi je le sais, car

je vois où ils commencent, mais jamais où ils aboutissent. Ou serait-ce leur extrémité qui dépasse, et leur amorce qui ne serait pas visible? Je penche plutôt pour cette solution-là, puisque l'eau jaillit du robinet et non pas le contraire. La source doit être très loin derrière le mur, sous nos pieds, enfouie dans la Terre.

Les tuyaux ne montent pas au ciel. Ça aussi je l'ai remarqué. Ils descendent tous dans la Terre. Tous les tuyaux de la Terre sont reliés les uns aux autres et forment le grand réseau. Je suis sûr que si on creuse, les tuyaux se réunissent pour former des tuyaux plus gros qui eux-mêmes vont former des tuyaux encore plus gros et ainsi de suite. Peut-être même vont-ils jusqu'à se réunir en un seul tuyau, énorme, gigantesque, long de plusieurs kilomètres? Et cet énorme tuyau... où va-t-il? Sûrement au centre de la Terre. À l'intérieur, le plus loin possible à l'intérieur. Je sais que les ruisseaux forment des rivières qui forment les fleuves qui se jettent dans la mer qui elle-même se donne à l'océan. L'océan couvre

plus des trois quarts de la Terre, tout comme l'eau dans le corps humain. Quand je regarde mon bras, je vois des veines, qui se réunissent pour former d'autres veines plus épaisses. C'est mon père qui m'a dit tout ça. Il est médecin, donc je sais qu'il a déjà vu les gens à l'intérieur. Il m'a dit aussi qu'à l'intérieur de nous existent des boyaux. Dans le ventre surtout. Au milieu.

Boyaux, tuyaux. C'est pareil. Et dans notre corps tout se rejoint dans le ventre, au milieu, comme les tuyaux qui s'enfoncent dans la Terre. Logique. Les humains et la Terre viennent tous de la même matière : de la poussière d'étoile. Ça aussi, c'est mon père qui me l'a dit. Maman m'a dit qu'avant j'étais dans son ventre, au milieu. C'est d'ailleurs le cas de tous les enfants. Je veux y retourner, mais pour ça il faudrait que je trouve un tuyau assez gros ou alors que je lui ouvre le ventre mais si je le fais, elle aura très mal et ça la tuera. Alors je n'ai pas le choix. Il faut que j'aïlle au centre de la Terre.

Dans la cour, devant la maison, il y a un puits. De temps en temps, mon père y descend pour aller ouvrir ou fermer des robinets. Je ne peux pas y aller parce que le couvercle de métal qui en bouche l'entrée est trop lourd. Les barreaux de l'échelle en fer fixés dans la pierre sont trop espacés pour moi et si je saute dedans, je vais me noyer. Surtout ne pas mourir avant d'être arrivé à destination. C'est hors de question. L'échec n'est pas envisageable.

Dans la forêt qui entoure notre maison, il y a des grottes. Ces grottes n'ont pas de galeries; elles ne sont pas naturelles. Ce sont les hommes qui les ont construites. Elles servaient de chambres froides à l'époque. Mon père m'a souvent raconté des histoires de spéléologie. C'était avant, quand il descendait dans la Terre. Il est allé très loin, très profond. Il m'a parlé de gouffres, de galeries, de rivières souterraines. Il m'a parlé aussi de cathédrales enfouies. Il en a découvert une qui ne porte pas son nom, mais celui de son compagnon qui n'est jamais remonté. Il m'a montré aussi des pierres rares qu'il a rapportées des profon-

deurs. Et pourtant, malgré tous ses voyages dans les entrailles de la Terre, même lui n'a jamais pu trouver le centre, le noyau, le milieu.

Mon père est en voyage. Il n'a pas le temps de m'emmener dans la Terre. D'ailleurs, il n'y va plus. Et je me dis que même s'il m'emmenait un jour, il voudrait me protéger de tous les dangers. Nous finirions par remonter à la surface. Alors moi qui suis si petit, comment vais-je faire ? Attendre d'être grand ?

C'est trop long. Mon choix est fait.

Ce sera le ventre de maman.

Je ne veux pas tuer maman ni lui faire de mal en lui ouvrant le ventre, alors il me faut redevenir infiniment petit. Je vais donc cesser de manger, enfin, je vais manger juste l'essentiel pour ne pas mourir. Uniquement de la soupe, du liquide et du fromage blanc. Ni viande, ni poisson, ni gâteau, ni bonbons. Ne rien mâcher. Je finirai peut-être par ne plus avoir de dents, comme les nouveau-nés. Ça vaudra dire que je serai sur la bonne voie. Pas de fumée sur mon assiette. La fumée, c'est de

l'air en trop. Si j'avale la fumée, je risque de gonfler... comme un ballon. Et les ballons, ça éclate. J'inspire déjà assez d'air pour rester en vie. Il faut néanmoins que j'essaie d'en expirer plus que j'en inspire. Rester aussi en apnée quand je peux. Le moins d'oxygène possible. Le minimum vital. Comme les cosmonautes ou les scaphandriers. Mais attention ! Surtout ne pas mourir avant d'avoir réussi ma mission. Et ma mission, c'est de retourner dans le ventre de maman. C'est la règle que je me suis fixée et je la suivrai jusqu'au bout. Jusqu'à la victoire, jusqu'à la réussite.

Il ne faut évidemment pas parler. Si je parle, je grandirai. Si je parle, je peux donner des indices. Si je parle, je peux me trahir. Pas de risques inutiles. Je dois garder le contrôle de la situation. Ce plan doit rester secret. Même maman ne doit pas savoir parce que je ne sais pas si elle sera d'accord. Quand ce sera le bon moment, quand je serai prêt, alors là et uniquement là, j'agirai par surprise à la vitesse de l'éclair.

Je retrouverai mon royaume perdu.

Vert carrelage brillant

La porte s'ouvre toute seule. Je me suis toujours demandé comment ça marchait. On me dira plus tard que ça s'appelle un œil magique. L'œil te voit et il ouvre la porte... comme par magie. Il y a un grand essuie-pieds noir qui couvre tout le sol de la petite salle que nous traversons. C'est un sas d'entrée. Ensuite un autre œil magique nous voit et ouvre une seconde porte, identique à la première. Nous arrivons dans une très grande pièce : le hall. Sur notre droite, il y a des femmes derrière des vitres, qui pianotent sur des ordinateurs. Mais nous c'est à gauche que nous allons. Le carrelage est vert et brillant, avec quelques nervures blanches, mais ce n'est pas du marbre. J'en suis certain. C'est propre. Trop propre.

Maman est avec moi. Elle me tient par la main ou alors elle me porte. Des fois je suis dans une poussette, c'est ce que je préfère.

Ascenseur, couloirs, sol blanc. C'est le même carrelage mais blanc, avec des petites nervures grises. Même sol, autre couleur. Même endroit, autre zone. Dans ce couloir, il y a plein de portes. Toutes identiques. Nous nous arrêtons devant l'une d'entre elles, toujours la même, des fois elle est ouverte. Nous arrivons dans un bureau sombre; stores baissés, lumière filtrée. Un lieu où l'on s'ennuie. Le sol a encore changé. Cette fois, c'est une moquette bleue. Nous sommes arrivés à destination, alors je dois vérifier le sol qui va nous porter le temps que nous serons là. Certains craignent que le ciel leur tombe sur la tête, moi j'ai peur que ce soit le sol qui s'écroule sous nos pieds et nous aspire. C'est normal: je ne sais pas ce qu'il y a en dessous. Je me jette par terre afin de sentir le sol avec tout mon corps et d'y appliquer tout mon poids. C'est une bonne technique: j'ai vu un documentaire, une fois, sur un couple

d'explorateurs qui marchait sur les volcans. Là-bas, le sol est très dangereux. Le mari passait toujours en premier. Étant donné qu'il était deux fois plus lourd que sa femme, elle savait que là où il marchait, elle pouvait le suivre sans risques. Mais attention : surtout exactement dans ses pas, afin d'éviter une mort probable. L'inverse n'était pas possible.

Une fois, maman m'a dit d'être vigilant avec les ascenseurs et de toujours vérifier avec un pied comme lorsqu'on évalue la température de l'eau avant de se baigner. Maman est vraiment inconsciente de vouloir rentrer dans une pièce avant que je n'aie vérifié la fiabilité du sol. Je vérifie la moquette bleue en me jetant à plat ventre dessus ; rien ne s'écroule, tout va bien. Il y a une dame dans le bureau. Elle porte une blouse blanche et une jupe beige, elle a des cheveux gris-blanc, courts, comme sa jupe. D'autres fois, elle porte des pantalons. Elle est très propre. Maman, elle, a des cheveux longs, et porte toujours des robes longues. Cette dame a l'air d'être l'opposé de maman. Quand elle parle,



CE LIVRE EST UNE HISTOIRE VRAIE. L'autoportrait d'un enfant qui mène une guerre sans merci contre lui-même et les autres. Un enfant autiste Asperger. Aujourd'hui, le petit guerrier est devenu un adulte serein qui a décidé de replonger en enfance. Il a quatre ans, huit ans, douze ans. Il se cogne à l'absurdité de la vie comme un papillon contre une lampe. C'est net, juste, parfois cruel. Les larmes sont silencieuses et la tendresse jaillit comme l'éclair. Un texte fascinant, dans la lignée des grands récits sur l'autisme.

HUGO HORIOT est comédien. En 1990, sa mère, l'écrivain Françoise Lefèvre, lui a consacré un récit, *Le petit prince cannibale*.

Image: © Christie's Images Ltd/ARTOTHEK

Groupe
Livre
Québecor Média inc.

ISBN 978-2-7619-3916-4



9 782761 939164